

REYNALDO HAHN

Il faut être bien présomptueux pour oser prédire l'avenir d'une chose aussi capricieuse, aussi arbitraire, aussi dépendante de circonstances imprévues.

Je crois, d'une façon générale, à un retour vers la simplicité, peut être même vers la convention harmonieuse, Mais je ne me risquerai pas à préciser.

EUGÈNE D'HARCOURT

... En deux mots je puis vous dire que si je trouve la forme *opéra comique* desuète et fai-ant double emploi avec l'opérette, par contre je suis chaud partisan de l'*opéra modernisé* et si possible sans entr'acte ou tout au plus un seul entr'acte.

HENRI LICHTENBERGER

Il est toujours téméraire de se mêler de prédire l'avenir, et l'évolution du drame lyrique peut prendre, selon les circonstances, des directions si divergentes qu'il me paraît singulièrement arbitraire d'indiquer *une* solution comme celle qui doit prévaloir. Toutefois si je considère les derniers grands succès *artistiques* de ces dernières années, *Pelleas* de Debussy, *Salomé* de Strauss, *Boris Godounov* de Monssorgsky, il me paraît incontestable que le drame lyrique qui plaît aujourd'hui à l'élite cultivée est le drame *impressionniste*. L'effort consciencieux vers l'impression directe de la sensation, vers la sincérité absolue de la diction, vers la traduction littérale de l'impression nerveuse est le caractère commun de ces œuvres d'ailleurs si différentes.

On est las de l'opéra d'autrefois, cet assemblage artificiel de morceaux de chant ou de musique instrumentale enfilés les uns au bout des autres ; on ne va plus au théâtre pour applaudir un air fameux, pour se pâmer

devant les roulades d'une cantatrice à la mode ou devant l'ut de poitrine du ténor en vogue. On commence aussi à se lasser des grandes « machines » wagnériennes. On se plaint de l'excès d'intellectualisme du drame de Wagner, des prétentions littéraires et philosophiques qui l'alourdissent. On critique l'appareil pédantesque des motifs directeurs dont on prévoit le retour périodique, l'indiscrétion fatigante du développement thématique. On est fatigué de la grandiloquence continue de la diction, du ronron wagnérien. On sent ce qu'à d'artificiel ce monde mythique où le maître de Bayreuth nous ramène sans cesse, avec ses personnages plus grands que nature, son héroïsme un peu tendre et son symbolisme perpétuel.

Ce qu'on demande au compositeur c'est de nous donner la sensation de la vie en toute sincérité, en toute ingénuité. Par quels procédés ? C'est son affaire. On goûte les fuyantes complexités et les nuances délicates de Debussy. On n'apprécie pas moins l'extraordinaire virtuosité technique et l'étonnante instrumentation de Strauss. On aime l'âpre et rude franchise du style de Moussorgsky, son dédain absolu de toute architecture tonale et rythmique, sa recherche des traits intimes de l'individu et de la masse. Mais on accepterait aussi volontiers quelque chose de tout autre. La faveur qu'obtient par exemple l'opéra de Rameau montre combien un drame qui se distinguerait par ses qualités françaises de simplicité élégante, de beauté de lignes, de sobriété et de mesure serait aujourd'hui le bienvenu.

Nietzsche appelait de ses vœux l'avènement d'un art « méditerranéen » vibrant, passionné et haut en couleurs, d'un art dont les couleurs, ne pâliraient pas devant le bleu de la Méditerranée ou les tons fauves du désert. Et le succès de la *Habanera* de Laparra indique que l'on accepte aussi cette formule.

Qu'est-ce que l'avenir nous apportera ? Je suis convaincu que nos musiciens français d'aujourd'hui ont tout le talent nécessaire pour nous donner des œuvres originales, sincères et qui seront l'impression fidèle de la sensibilité moderne. Mais dans quelle mesure le grand public suivra-t-il les artistes ? Je l'ignore et ne suis pas sans quelque inquiétude. Le gros « public d'opéra » qui fait salle comble à *Faust*, qui chérit Meyerber, Verdi, voire même Donizetti, qui prend feu pour les véristes italiens, qui se pâme devant les langueurs de l'art de Massenet, qui applaudit des « nouveautés » agréables et banales comme le *Chemineau* ou *Sanga*, ce public qui fait vivre les théâtres et dont les directeurs comme les artistes sont obligés de rechercher les suffrages et l'argent, comment accueillera-t-il les expériences de nos musiciens avancés ? Je ne sais. Il est certain que la langue musicale que parlent les meilleurs d'entre nos compositeurs et qui fait vibrer la sensibilité du public *artiste* d'aujourd'hui ne lui est pas familière. Il la trouve compliquée, bizarre, abstruse. Fera-t-il l'effort voulu pour la comprendre ? Ou arrivera-il pour la musique ce qui se passe aujourd'hui pour la poésie lyrique ? Assisterons nous à une dissociation croissante de l'art « industriel » à l'usage de la foule et de l'art « artiste » qui ne sera plus goûté que dans des petits cénacles ! On peut le craindre. Les drames de Vincent d'Indy, l'admirable *Ariane* et *Barbe Bleue* de Dukas, n'ont pas obtenu un succès populaire et matériel en rapport avec leur valeur artistique. Un drame lyrique de premier ordre comme le *Guerccœur* de Magnard n'a pu encore être donné qu'au concert. Ce sont là des symptômes fâcheux. Il faut souhaiter qu'ils ne se multiplient pas et que nos impressionnistes modernes, tout en usant d'une technique en rapport avec les exigences de la sensibilité

contemporaine si raffluée et si différenciée, restent pourtant assez simples pour que leurs œuvres soient susceptibles d'une diffusion suffisamment étendue. Comment y parviendront-ils ? Sur quelles bases s'établira l'accord entre le public et les artistes ? C'est le secret de l'avenir. Je ne me charge pas de prédire quel il sera et me borne à exprimer le confiant espoir que nos compositeurs de demain se montreront d'une manière ou de l'autre, les dignes continuateurs d'un présent plein de promesses.

GABRIEL-MARIE

A en juger par le goût toujours persistant de la grande masse du public pour l'Opéra, et étant donné que le drame lyrique moderne n'est que la *Symphonisation* de l'Opéra, il y a gros à parier que ce besoin universel — et bien singulier — d'entendre des gens se parler en chantant persistera, et que les auteurs étant généralement peu enclins à lutter contre le goût du public continueront à produire des ouvrages dans lesquels ce goût sera satisfait. D'où il me semble résulter que le drame lyrique, ayant subi toutes les transformations dont il était susceptible, restera ce qu'il est... un opéra déguisé.

En somme : Wagner a modifié la forme *intérieure* de l'Opéra ; Debussy en a altéré les apparences *extérieures* ; mais l'Opéra subsiste dans son absurde conventionalité « *Le Veau d'or est debout !* » Il le restera longtemps encore.

Voilà tout ce que peut vous répondre un pauvre symphoniste retiré dans sa tour d'ivoire et qui, s'il peut formuler des vœux, ne se charge pas de prédire l'avenir, insoupçonné aujourd'hui.

Maintenant, si vous trouvez intéressant de savoir quels sont mes rêves, quant au rôle de la musique comme